

Pierre Salanne : «Quelques timbres pour un épisode oublié de la colonisation française en Indochine – Il était une fois Marie 1^{er}, roi des Sedangs», *Timbroscopie*, octobre 1987, n° 40, p. 56-58.

Côtés dans les catalogues, en vente chez tous les bons négociants : il y a cent ans, les timbres des Sedangs faisaient partie des nouveautés ordinaires. Jusqu'au jour où Charles-Marie-David de Mayréna, alias Marie 1^{er}, roi des Sedangs, tomba en disgrâce. Les timbres ne s'en sont toujours pas relevés.

«Sa majesté Marie 1er, roi des Sedangs, dont j'ai l'honneur d'être l'agent accrédité, me charge de vous adresser cette collection de timbres en service dans l'administration des Postes de son royaume».

La circulation est datée de 1889, et signée d'un marchand parisien de l'époque. Par l'intermédiaire de ce «ministre des Postes» improvisé, Marie 1^{er} offre généreusement une sélection des timbres de son «royaume» aux Administrations alliées qu'il a bien voulu honorer de sa confiance. Et il leur fait demander, «à titre de réciprocité», un «égal nombre de séries, tant de leurs émissions actuelles qu'anciennes»...

A Londres, au Cap ou à Madrid, où l'on reçoit alors la royale missive, les Postes nationales découvrent, perplexes, l'existence du nouvel «Etat» et contactent discrètement les Postes françaises : qu'en est-il des «Sedangs» ? Réponse embarrassée de Paris : oui, il existe bien, en Indochine, un dénommé Charles-Marie-David de Mayréna, dont la presse métropolitaine a récemment relaté l'avènement au trône des «Sedangs» (du nom de l'une des tribus qui peuplent les plateaux Moï de l'Annam). Oui, les autorités coloniales d'Indochine semblent avoir accordé leur bénédiction au couronnement de Mayréna, devenu Marie 1^{er}. Oui, des timbres ont bien été imprimés à Paris, aux armes de la «maison royale». Mais les Postes françaises formulent aussitôt de sérieuses réserves : elles n'ont rien à voir avec l'émission, dont l'initiative appartient

Pierre Salanne : «Quelques timbres pour un épisode oublié de la colonisation française en Indochine – Il était une fois Marie I^{er}, roi des Sedangs», Timbroscopie, octobre 1987, n° 40, p. 56-58.

exclusivement au monarque. De plus, l'Union postale universelle vient de refuser d'accueillir en son sein le nouvel Etat. En clair : l'affaire sent le coup fourré...

Un souverain à l'imagination mégalomaniacque

Et pour cause. Au moment où le représentant parisien de Mayréna entame sa campagne de relations publiques, où la presse philatélique de l'époque s'active à reproduire les nouveaux timbres – et les catalogues de les coter fort cher – le monarque est en fuite vers une île au large de la côte malaise, après une visite officielle en Europe, au cours de laquelle il a tout à la fois vendu quelques duchés sedangs à des banquiers crédules, monnayé plusieurs titres de grand chambellan, assuré la promotion de ses timbres, abandonné son épouse la reine Marie-Rose dans un hôtel en lui laissant le coffret des bijoux royaux (vide) et la note à régler. Bref, l'apogée du royaume est bien loin, le roi en plein déclin et le scandale de cette incroyable mystification en train d'éclater au grand jour.

Mystification ? Pour le moins, car presque tout est en toc dans ce royaume, qui a surtout existé dans l'imagination mégalomaniacque de son souverain. Imagination suffisamment productive, cependant, pour avoir séduit un temps – quatre mois précisément – les principaux ressortissants français vivant à l'époque en terre d'Indochine.

Tout a commencé le 16 mars 1888, en rade de Qui-Nhon, un port de l'Annam, sur la mer de Chine méridionale. Protectorat français, comme le Tonkin au nord, l'Annam était rattaché cette année-là à l'Union indochinoise, qui englobait par ailleurs la Cochinchine (au sud de la péninsule), le Cambodge et le Laos. La Cochinchine, première colonie cédée à la France en 1862, était déjà largement «civilisée» : Saïgon, sur le riche delta du Mékong, ressemblait presque à une métropole occidentale, avec ses constructions à l'européenne et sa fébrile activité commerciale. Mais dès que l'on s'éloignait des côtes – de l'Annam en particulier – c'était l'immersion brutale dans les civilisations totalement autarciques qui peuplaient les grands plateaux et les montagnes

de la Cordillère annamitique. Seuls européens à s'y être aventurés jusqu'alors : les missionnaires chrétiens, maintes fois persécutés et massacrés, souvent sur ordre des souverains locaux. C'était, du reste, pour porter secours aux pères des missions étrangères que la France avait envoyé, en 1859, ses premières troupes en Indochine. Les persécutions n'avaient pas pour autant cessé : en 1885, trois ans à peine avant l'époque de notre récit, l'empereur d'Annam avait lancé la «révolte des lettrés» qui séduisait dangereusement le petit peuple des paysans.

En route pour le Pays des sauvages

En clair : il fallait être soit fou soit animé d'un fervent esprit apostolique pour se risquer dans ce qu'on appelait alors le «Pays des Sauvages» – cet arrière-pays du port de Qui-Nhon où débarque notre futur roi des Sedangs, le 16 mars 1888. Mayréna, assurément, n'a rien d'un apôtre mais tout d'un aventurier à la Don Quichotte, le rôle de justicier en moins.

L'homme ne manque pas d'allure : un mètre quatre-vingts, barbe avantageuse, port de tête martial (il était capitaine lors de la guerre de 1870). Et, surtout, il est muni d'une lettre qu'il présente, à peine débarqué, au résident de France à Qui-Nhon. On ne sait comment Mayréna obtint cette introduction – était-elle au moins authentique ? Toujours est-il que le gouverneur y conseillait au résident de faciliter la «mission» du porteur. En l'occurrence : l'exploration des terres vierges à l'ouest du Pays des Sauvages, en direction du Mékong, le long de la frontière du Laos.

En fait, on le comprit plus tard, Mayréna était bel et bien mandaté par le gouverneur, pour contrecarrer les visées d'une mission allemande, qui prétendait elle aussi, à l'époque, vouloir explorer le Pays des sauvages, en partant du Siam, à l'ouest.

Le résident est surpris de tant de hardiesse. Mais il exécute les ordres et rédige pour son compatriote un ordre de mission en bonne et due forme. Nanti de cette seconde accréditation, Mayréna se rend chez l'évêque de Qui-Nhon, ravi de rencontrer une

Pierre Salanne : «*Quelques timbres pour un épisode oublié de la colonisation française en Indochine – Il était une fois Marie I^{er}, roi des Sedangs*», Timbroscopie, octobre 1987, n° 40, p. 56-58.

bonne âme désireuse de rendre visite – et de porter secours le cas échéant – aux pères esseulés de la «Mission des sauvages».

Bénédiction épiscopale en poche, colt à la ceinture, l'explorateur se met en route vers les monts occidentaux. Derrière son chef monté sur un cheval arabe, l'expédition déroule sa colonne hétéroclite. Il y a là une vingtaine de miliciens saïgonais prêtés par le gouverneur général, quatre-vingts coolies fournis par le résident de France à Qui-Nhon ainsi qu'une dizaine de mercenaires d'origine indéterminée, formant l'état-major particulier de Mayréna.

Un fameux coup de pistolet

Après quinze jours de pénible marche, et après avoir subi la désertion des coolies, lassés d'attendre leur salaire, Mayréna rencontre dans un village de montagne le chef des missionnaires, le père Guerlach. Il lui tient à peu près ce langage : *«Je dois jouer un jeu très serré, très fin. Je suis envoyé par le gouvernement français; mais je dois éviter tout ce qui aurait un caractère officiel, et paraître toujours agir sous ma propre responsabilité pour n'effaroucher personne. Si je parviens ainsi à fédérer sous mon autorité toutes les peuplades indépendantes de l'arrière-pays sans soulever de réclamations diplomatiques de la part d'une puissance européenne ou du Siam, je passerai alors la main à la France, qui me concédera en récompense l'exploitation des terres aurifères»*¹.

Discours tout à fait plausible, étayé, qui plus est, par les lettres de recommandation. Convaincu autant que séduit par le personnage, Guerlach se fait un plaisir de se joindre à la caravane et de présenter l'envoyé très spécial du gouvernement aux chefs des tribus alentour, avec lesquels Mayréna conclut – verbalement – des accords de protectorat. Argument décisif, bien supérieur à tous les palabres : Mayréna ne rate jamais un coup de pistolet tiré à dix mètres dans une pièce d'un sou...

¹ D'après *Les tigres auront plus pitié*, Christian Simonnet, éditions France-Empire, 1977.

Le plénipotentiaire au colt infailible devient très vite l'intime des peuplades de la région, qu'il visite lors d'expéditions de plus en plus lointaines. Peu à peu, dans les négociations au sommet, le vocabulaire évolue. Mayréna ne parle plus de «protectorat» mais de «royaume», ce qui, pour les populations locales, est tout aussi abstrait. Plus concrets en revanche : les drapeaux azur frappés aux armes de la maison Mayréna, que celui-ci distribue généreusement aux nouveaux chefs alliés. Quant au nom du royaume, l'aventurier choisit celui de la tribu présumée la plus importante du Pays des sauvages, celle des Sedangs. Une devise s'impose à l'esprit de Mayréna : «*Jamais céder, toujours s'aidant*».

Restait à trouver l'essentiel, un roi. Mayréna se propose spontanément sous le nom surprenant de Marie 1^{er}, savante allitération de son patronyme. Et il demande aux pères missionnaires de contresigner les traités instituant le nouveau royaume. Les pères sont quelque peu hésitants mais le prétendant au trône allègue que la fin justifie les moyens. Et l'objectif – dont il dit s'entretenir par correspondance avec le président de la République, Félix Faure, est bel et bien de prendre le contrôle du pays sans que jamais la France ne paraisse engagée.

Soit. Comme Mayréna entend par ailleurs faire de la religion catholique la religion officielle du royaume, les bons pères finissent par signer...

Il s'agit maintenant de faire connaître au monde la fondation de la nouvelle dynastie et, surtout, de glaner l'argent qu'exige le train de vie de la maison royale. Il s'agit aussi de renouveler la suite du monarque, décimée par de mauvaises fièvres, épuisée par le climat et les rigueurs de l'expédition.

Ainsi voit-on revenir à Qui-Nhon, six mois après son départ, un Mayréna seul, amaigri, mais superbe de dignité malgré les souffrances endurées. Bien entendu, les frileux colons qui ne s'étaient jamais aventurés à l'intérieur sont tout prêts à tomber d'admiration en écoutant le récit épique du grand homme. L'évêque offre chaleureusement l'hospitalité au nouveau roi chrétien. Le résident lui adresse une lettre de félicitations et transmet au gouverneur un rapport recommandant aux autorités de traiter avec tous les égards le précieux colonisateur. Sans doute Marie 1^{er} n'est-il pas

Pierre Salanne : «Quelques timbres pour un épisode oublié de la colonisation française en Indochine – Il était une fois Marie I^{er}, roi des Sedangs», Timbroscopie, octobre 1987, n° 40, p. 56-58.

loin d'obtenir, en récompense de ses audaces, la légitimité tant convoitée. Mais il veut aller trop vite en besogne.

Mort empoisonné ou dans son lit ?

Déclarations fracassantes dans la presse, mises en garde péremptoires adressées en métropole; qu'on reconnaisse rapidement son autorité, sinon il se propose de «renverser les alliances». Aveuglé par ses rêves de grandeur, il commence à déranger sérieusement, après avoir séduit, puis fait sourire. Et surtout, le chef charismatique se double maintenant d'un escroc, multipliant les fausses traites, les emprunts frauduleux, les ardoises (dont une chez un tailleur chinois à qui il a commandé mille uniformes...).

On connaît la suite : le voyage officiel en Europe, l'émission des timbres, la fuite sur une île au large de Singapour (pendant que le gouverneur d'Indochine dépêchait une nouvelle expédition dans les hauts-plateaux d'Annam et faisait liquider les dernières traces du royaume). Quant à la mort de Mayréna, survenue en 1890, deux ans à peine après son avènement, on en ignore encore les circonstances exactes. On a parlé de duel au pistolet (mais qui aurait pu tirer plus vite que lui ?), de morsure d'un serpent noir, d'empoisonnement..., à moins qu'il ne soit, tout simplement, mort dans son lit.